

## **Lucille St-Pierre, animatrice La foi dans la création**

Marc Haentjens

Number 30, Spring 1984

Pédagogie des arts et de la culture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43651ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Haentjens, M. (1984). Lucille St-Pierre, animatrice : la foi dans la création. *Liaison*, (30), 32–34.



## La foi dans la création

Elle n'a pas l'air d'un professeur. Même si elle cumule 29 ans de bons et loyaux services comme enseignante aux niveaux primaire et secondaire. C'est que cette petite femme aux yeux pétillants (de malice), qu'on peut rencontrer fréquemment aux événements culturels régionaux ou provinciaux, n'est pas une figure de prestige de l'institution scolaire, mais une « activiste » de la création, bien connue par contre des artistes qui reconnaissent avoir en elle une alliée de premier plan.

— Ah! Si toutes les écoles secondaires pouvaient nous faire le même accueil que Charlebois. . ., entend-on souvent.

Et quand Lucille St-Pierre évoque les noms de Jean-Marc Dalpé, de Michel Vallières ou du Théâtre d'la Vieille 17, on pourrait croire qu'elle est en train de parler de ses enfants.

par

Marc Haentjens

Ce « respect pour la création », selon sa propre expression, Lucille dit le tenir de sa petite enfance. De son père surtout, traducteur au gouvernement, qui lui a « appris à apprécier les textes ». Qui l'a initiée aussi au monde du théâtre : « Il trouvait l'tour de nous envoyer voir les Compagnons, puis de nous faire aimer les artistes », explique-t-elle. Les Compagnons du St-Laurent, dirigés par le Père Legault, étaient alors une des troupes les plus vivantes de l'Outaouais, dont les comédiens de l'époque s'appelaient Pierre Dupuis, Jean Duceppe, Gilles Pelletier. . . Lucille évoque aussi l'influence des religieuses de l'école primaire Genest, de l'importance qui y était donnée à la lecture, de Sœur Charles-Auguste « qui nous faisait beaucoup apprécier la création ». . . Une influence qu'elle n'a pas senti aussi fortement dans ses dernières années de secondaire. « Après ça, j'ai eu des gens qui m'ont enseigné la littérature, raconte-t-elle, je n'en ai pas eu qui m'ont fait vibrer ». Et elle ajoute : « Mais c'est correct, je l'avais déjà! ».

Cet éveil aux arts et aux lettres ne semble pas avoir lâché Lucille par la suite, imprégnant aussi bien son rôle d'enseignante que de mère. Qu'elle évoque ses sorties avec ses élèves ou ses soirées à bercer ses enfants en leur



Lucille St-Pierre et Marc Haentjens (PHOTO : JULES VILLEMAIRE)

lisant des histoires choisies (après avoir parcouru parfois 8 versions pour en trouver une « pas traduite »), on croit reconnaître à chaque fois le même souci de « faire vibrer », « faire partager la force de la création ». Préoccupation qui s'accompagne d'ailleurs d'une autre et aussi fondamentale conviction : un amour inconditionnel des jeunes et, plus largement, une foi dans leur « puissance de création ». Ces prédispositions qui semblaient la destiner directement à un poste d'animatrice ne se sont pourtant concrétisées qu'il y a trois ans, quand Lucille a obtenu de partager l'animation culturelle à l'E.S. Charlebois. Mais sa vocation

n'as pas en fait attendu cette affectation pour se traduire dans sa pratique de l'enseignement. « Je n'avais pas une tâche d'animatrice, j'avais un rôle d'animatrice », explique-t-elle avec un sourire.

« Ne jamais séparer le cognitif de l'affectif »

Ce rôle commence en réalité il y a 37 ans, quand Lucille entre à

l'école primaire (elle a alors 18 ans), où elle va enseigner pendant 13 ans aux 3<sup>ème</sup> année. « Je leur lisais beaucoup de poésie, raconte-t-elle, j'arrivais avec un poème que j'aimais, c'était un temps sacré où ils faisaient juste écouter. . . Et puis les faire jouer. Ça, je les faisait beaucoup, beaucoup jouer. . . ». Son autre rôle de mère va interrompre pendant 8 ans cette activité, même si on peut deviner qu'avec ses 3 enfants, Lucille va s'inventer une autre classe qu'elle nourrira, avec le même amour, de lectures et de spectacles. Et puis elle retourne enseigner, mais au secondaire cette fois. Il faut dire qu'entre-

temps, Lucille a trouvé l'énergie (« ça l'énergie, j'la tiens de ma mère ») de compléter un Bac et une maîtrise en éducation, « concentration en administration à part de t'ça » ! Ce sera l'École Notre-Dame, puis l'école bilingue de Canterbury, enfin l'E.S. Charlebois, suivant les péripéties scolaires de cette époque.

Lucille y enseigne l'histoire et le français d'abord, puis l'histoire et la sociologie. Après les cours, elle emmène les élèves voir des spectacles, à l'Atelier d'Ottawa notamment, qui est alors un lieu de création très actif. « J'enseignais « Homme en société », explique-t-elle, mais juste pour faire la fête, on allait voir des pièces à l'Atelier ». Et elle raconte, en riant, comment les élèves embarquaient par groupes de cinq, six, dans sa Maverick rouge. Ses cours, en sociologie particulièrement, lui étaient aussi une occasion de toucher à des œuvres de création. Pour enrichir son enseignement : « Par là, explique-t-elle, je soulignais aux jeunes une dimension que je ne pouvais leur apporter : celle de l'artiste comme visionnaire, comme critique social ». Ce besoin constant d'ouvrir et d'élargir sa pédagogie s'exprime même chez Lucille par une véritable profession de foi : « Ne jamais séparer le cognitif de l'affectif et du concret ». Une conception de l'enseignement qui ne fait pas toujours bon ménage avec les normes affichées par l'appareil scolaire. « Parce que, avoue-t-elle, je suis très non-conformiste dans mes cours... Mon pauvre chef de section, il a une misère épouvantable à faire entrer mon programme dans les cadres... ». Et elle éclate d'un beau rire compatissant.

### « Plus de tolérance pour les jeunes »

Quand Lucille entre en fonction à l'animation culturelle (à temps partiel seulement : « On est libérée à 3/6 puis on en fait à 8/6 ! »), c'est dans le but de contribuer à cette ouverture qu'elle s'efforçait d'assurer dans ses cours.

« Faire de l'air, laisser entrer du rock... », comme elle le dit elle-même. Un défi qui ne s'avère pas aisé, d'autant plus qu'il faut essayer de rejoindre tout le monde, tant du côté des professeurs que du côté des élèves. « Chez les élèves, je pense que c'est un défi complètement impossible, constate-t-elle. Chez les profs, je pense que j'y arrive presque... ». Sa méthode : « J'y mets beaucoup de temps et beaucoup de foi. Ma création réside là ». Une affirmation confirmée par le succès de la création



« Je leur lisais beaucoup de poésie... »  
(PHOTO : JULES VILLEMAIRE)

collective entreprise pendant l'année scolaire 1982-83 avec l'aide de deux comédiens professionnels (Michel-Marc Bouchard et Anne-Marie Cadieux). Une création mêlant théâtre, musique (rock !), danse... et faisant participer plus de 150 personnes, jeunes et adultes, élèves, parents et enseignants. Une animation à la grandeur de l'école, conduite sous la supervision discrète de Lucille et de Réjeanne Desrosiers, sa complice à l'animation. Elle garde de cette expérience un souvenir merveilleux, mais aussi et surtout peut-être, une autre profession de foi de l'animatrice : « L'ouverture à des styles nouveaux, même si on les comprend pas, et puis... plus de foi dans ce qui vient de chez nous, plus de tolérance aussi pour les jeunes,

plus de foi et de tolérance pour les jeunes... ».

Chose importante, cette tolérance n'est pas non plus, pour Lucille, à sens unique. L'ouverture des adultes aux valeurs des jeunes a son symétrique : le respect des jeunes pour la continuité. « Faites le tour, dit-elle à ses enfants, limitez-vous pas... ». Et elle-même qui insiste tellement sur le phénomène « rock », mêle continuellement son récit de références à ses aîné(e)s : Sœur Charles-Auguste qui lui lisait « L'Aiglon », le curé Barette qui l'effrayait avec sa canne (« mais y vendait ses terrains rien qu'à des franco-phones ») ou encore sa grand-mère qui lui apprenait la géographie de l'est en traversant les villages de Prescott-Russell... Un autre respect, de l'héritage celui-là, qu'elle n'a cessé non plus de communiquer à ses élèves et à ses enfants. Et qui lui a donné peut-être ses plus redoutables accents de mère quand son fils aîné, dont la compagne est anglophone, lui a parlé d'envoyer son enfant à l'école française pour son apprentissage de la langue. « La langue française, énonce-t-elle en citant la lettre qu'elle lui avait écrite, ça ne s'enseigne pas. Ça s'apprend dans la chaleur des bras de son père ou sa mère, tout près du cœur qui bat... ». La vibration toujours. Et elle ajoute : « Si t'as pas vibré, c'est une langue morte quant à moi, une langue seconde... Et une langue seconde, n'importe quel fou, enfin pas n'importe quel fou, mais n'importe quel érudit peut l'apprendre ».

Cré Lucille !, ai-je le goût de dire en recevant les éclairs jaillis de ses petits yeux froncés. « Tu vois, je vibre encore », dit-elle en riant. Et peut-être est-ce bien là son secret : cette capacité à vibrer et à communiquer aux autres son enthousiasme et sa foi. Dans la vie, dans la jeunesse, dans la culture, dans la création... Et comme je lui demande si elle n'a jamais pensé, elle aussi, créer à son tour, « Je crée beaucoup dans mes relations, répond-elle, je considère mes relations comme des créations... ». C'en sont, sans doute. ★